

Mutilation sexuelle féminine et santé mentale dans *À l'ombre de la cité Rimbaud*, d'Halimata Fofana

Female sexual mutilation and mental health in *À l'ombre de la cite Rimbaud*, by Halimata Fofana

SERGIO DÍAZ MENÉNDEZ
Universidad de Oviedo
diazsergio@uniovi.es

Abstract

This article analyses the psychological repercussions of female genital mutilation (FGM) through the novel *À l'ombre de la cite Rimbaud* by Halimata Fofana. By using theoretical tools drawn from the thought of Mikhail Bakhtin, the study explores how the narration of Maya, a young girl from the Malian diaspora in the Parisian suburbs, embodies the centrifugal voices of resistance against oppressive patriarchal structures. The article highlights the lasting mental consequences of FGM, such as post-traumatic stress disorder, depression, eating disorders, and psychic dissociation. Fofana deconstructs the taboos surrounding FGM, while denouncing the community omertà and the inaction of French institutions. Literature, Francophone music, and school become for Maya spaces of resilience and expression, where she reconstructs an identity fragmented by the violence endured. This novel reveals itself to be a powerful vector of therapeutic and political transformation.

Keywords

Female sexual mutilation, French-speaking literatures, diaspora, mental health.

Resumen

Este artículo analiza las repercusiones psicológicas de la mutilación genital femenina (MGF) a través de la novela *À l'ombre de la cité Rimbaud* de Halimata Fofana. Movilizando herramientas teóricas procedentes del pensamiento de Mijaíl Bajtín, el estudio explora cómo la narración de Maya, una joven de la diáspora maliense en la periferia parisina, encarna las voces centrífugas de resistencia frente a las estructuras patriarcales opresivas. El artículo pone de relieve las consecuencias mentales duraderas de la MGF, tales como el trastorno de estrés postraumático, la depresión, los trastornos alimentarios y la disociación psíquica. Fofana deconstruye los tabúes que rodean la MGF, al tiempo que denuncia la omertà comunitaria y la inacción de las instituciones francesas. La literatura, la música francófona y la escuela se convierten para Maya en espacios de resiliencia y de expresión, donde reconstruye una identidad fragmentada por las violencias sufridas. Esta novela se revela como un poderoso vector de transformación terapéutica y política.

Palabras clave

Mutilación genital femenina, literaturas francófonas, diáspora, salud mental.

1. Introduction

La santé mentale occupe de nos jours une grande partie des débats dans les médias, de nos conversations quotidiennes et de l'espace public, où les administrations doivent prendre des décisions concernant l'augmentation de l'investissement dans des possibilités de psychothérapie pour les citoyens. Même si on en parle beaucoup maintenant, les maladies mentales ont fait l'objet de beaucoup de préjugés au long de l'histoire. À plusieurs reprises, ces problèmes de santé ont été associés au fait d'être femme, et on les a jugés comme de simples moments de nerfs ou de confusion. En réalité, le patriarcat est à l'origine de beaucoup de maladies mentales, vu qu'il oppresse la femme et la renvoie à des contextes domestiques où les possibilités de socialisation et d'autoréalisation ne sont pas nombreuses. L'ombre du patriarcat devient encore plus longue chez certaines femmes africaines, qui subissent des abus physiques et mentaux.

Dans cet article, je vais me concentrer sur les maladies physiques et mentales provoquées par l'excision du clitoris, une pratique abominable mais commune dans certains pays africains et leurs diasporas. Cette pratique s'est étendue en Europe après quelques décennies de réception de personnes migrantes, notamment de l'Afrique subsaharienne et de certaines aires du Moyen-Orient (Ousmane *et al.*, 2021). Déjà en 2009 plus de 50.0000 femmes avaient subi la mutilation de leurs organes sexuels en Europe, et 180.000 risquaient de le faire (Parlement Européen, 2009). Depuis 2016, le nombre d'ablations féminines a augmenté d'un 15% (UNICEF, 2024). Cette augmentation est principalement attribuée à la croissance démographique rapide dans les pays où la mutilation génitale féminine (dorénavant MGF) est une pratique courante, tels que la Somalie, la Guinée, l'Égypte et le Mali. Bien que la prévalence relative ait diminué dans certaines régions, le nombre absolu de cas continue d'augmenter en raison de l'accroissement de la population. De plus, on observe une augmentation préoccupante de la médicalisation des MGF. Un rapport de l'Organisation Mondiale de la Santé souligne qu'environ 52 millions de cas ont été réalisés par des professionnels de santé, ce qui représente une tendance croissante à la légitimation médicale de cette pratique. Au Royaume-Uni, le National Healthcare System a signalé une augmentation de 15% des cas de MGF pris en charge dans les hôpitaux et les consultations médicales au cours de l'exercice 2023-2024, avec 14.355 consultations enregistrées, contre 12.475 l'année précédente.

Ces données soulignent la nécessité urgente de renforcer les efforts visant à éradiquer les MGF à l'échelle mondiale, en abordant à la fois les causes culturelles et les dynamiques démographiques qui contribuent à leur persistance. Cette excision, surtout quand elle est menée à bout par des femmes auxquelles la fille mutilée faisait confiance, entraîne un choc mental qui aboutit parfois à des problèmes psychologiques et physiques permanents ou même à la mort (Abdoli *et al.*, 2021). Dans son roman *À l'ombre de la cité Rimbaud*, Halimata Fofana raconte l'histoire d'une jeune fille, Maya, issue d'une famille malienne qui habite dans une HLM en banlieue parisienne. Selon la tradition patriarcale, Maya doit subir plein d'interdictions de la part de ses parents, aussi bien que voir son

éducation reléguée au dernier rang. Elle était l'aînée et, par la suite, elle était censée avoir l'obligation d'aider ses parents et de prendre soin de ses frères et de sa sœur.

Dans ce roman, qui oscille entre le récit autobiographique et l'autofictionnel, dans des informations telles que l'origine de l'autrice, sénégalaise au lieu de malienne, Fofana donne la parole aux femmes ayant subi la mutilation génitale féminine. Le récit explore les conséquences à long terme de la MGF, prenant comme point de départ l'expérience personnelle de l'autrice. La plume de Fofana, transposée à la narration que fait Maya à la première personne, n'est pas qu'un témoignage littéraire, mais aussi un acte de résistance envers le patriarcat et ses structures de domination, aussi bien en Afrique qu'en Europe, en Orient qu'en Occident. L'action se situe en banlieue parisienne, dans un quartier d'habitation à loyer modéré (HLM) appelé Rimbaud. Le choix de ce nom prévoit, depuis le titre du roman, le goût de Maya pour la littérature. L'expression qui le précède, "à l'ombre de", laisse entrevoir aussi que quelque chose de pas légal, mais aussi de pitoyable, se passe dans ce quartier, où s'affolent des centaines de familles africaines, venues en France à la recherche d'un meilleur avenir pour elles et pour leurs enfants.

En fait, on y vit dans une situation *d'omerta*, un silence prémédité qui permet que tous les abus s'y succèdent les uns aux autres, sans même laisser de la place à l'apaisement que produit le fait de se raconter les traumas. Voici un exemple de roman francophone où les identités intersectionnelles s'unissent aux concepts de genre et de santé mentale. Dans ce contexte postcolonial, à la réalité des femmes du tiers-monde se superposent des histoires de colonisation, de classe, de race et de genre (Mohanty, 1988). Elles subissent une double discrimination: d'abord, pour le fait d'être femmes et, deuxièmement, en tant que sujets postcoloniaux. Cette dernière oppression a été traditionnellement justifiée par la couleur de peau, l'ethnie et la provenance, surtout quand le lieu d'origine est l'Afrique, continent trop longtemps associé à des clichés comme la barbarie et le manque de civilisation. Chez Maya, la lutte contre la ségrégation ethnique s'unit à la lutte contre le patriarcat, à la fois dans sa culture d'origine et dans celle de son pays de réception, la France. La provenance d'un pays qui a autrefois été colonisé ajoute un autre conflit, celui de la seule revendication de la culture du pays natal de la part de sa famille, au détriment de la possibilité d'adaptation à la culture française, et l'appartenance à une classe sociale pas très aisée entraîne une probabilité plus haute d'avoir des conflits avec ses parents et l'assomption de responsabilités, comme prendre soin de ses frères et sœurs, au lieu d'avoir une enfance comme celle de la plupart des individus de son âge.

2. Scénario méthodologique

Cette étude sera menée à bout en se servant de certains outils préconisés par Bakhtine pour l'analyse de textes. Dans le contexte de son principe de communication, Bakhtine a proposé des concepts qui seront utiles pour cette analyse, comme carnavalesque, grotesque, dialogisme, polyphonie et chronotope. Ce principe est dérivé de son essai *Toward a Methodology for the Human Sciences* (1986), où il fait la distinction

entre les sciences exactes, celles de la réponse unique, du monologisme, et les sciences humaines, caractérisées par le dialogisme inhérent à tout discours (Bakhtine, 1996: 279), d'où la présence de plusieurs sujets, chacun ayant ses positions.

Le concept carnavalesque est défini comme la libération de la vérité imposée par l'ordre préétabli, avec la suspension des hiérarchies, des privilèges, des normes et des interdictions (Bakhtine, 1984: 5-6). Avec ce concept, Bakhtine met en question le pouvoir féodal, ecclésiastique et politique et toutes les formes de culte. Le carnavalesque apparaît tout au long du roman, des violences que Maya et sa sœur souffrent pendant leur enfance de la part de leurs parents à la MGF et au manque de compassion de la part de certains hommes lors des rapports sexuels. L'exposition carnavalesque des faits dans la narration implique de se défaire du monologisme imposé, laissant entrer des voix qui étaient en marge. Le grotesque serait l'expression exagérée du carnavalesque, dont le principe principal est la dégradation (Bakhtine, 1984: 303-304). Ce climax arrive dans deux moments surtout au long du roman: l'excision de Maya, une fois trahie par les siens, et le premier rapport sexuel avec son mari, dépourvu d'humanité.

Le dialogisme se rapporte à la présence de différentes voix qui interagissent. Pour Bakhtine, le dialogue est une réalité et la vérité ultime, alors que le monologue ne serait qu'une illusion ou une fausse conscience. La pluralité des voix est à la base de l'hétéroglossie (Bakhtine, 1996: 324), qui se perçoit constamment dans le roman. Maya, la protagoniste, située à la marge de la société, représente l'action et la parole des *forces centrifuges*. À contrario, la voix de ses parents et de sa famille représenterait les *forces centripètes*, celles qui se trouvent dans le centre et qui essaient de modeler les communautés. Dans ce réseau de voix, celle de Maya porterait sa révolution interne (Holquist, 1996: 425), en exprimant ce qu'elle ressent après les agressions des forces centripètes. Paradoxalement, les membres de sa famille du même âge lui confèrent de la force, par rapport à ses parents, à ses voisins et à la plupart des membres de la diaspora malienne qui l'entourent, qui sont devenus encore plus conservateurs au nom de la préservation de sa culture d'origine (Ly-Tall, 2020). Au sein de la société française, l'ensemble de la diaspora malienne est, à son tour, une force centrifuge. Il s'agit alors d'une société qui cherche à marginaliser certains membres de sa communauté, surtout les femmes, et les exclure quand elles refusent de subir ce que l'on attend d'elles. Les différents endroits qui constituent l'identité de Maya, si importante pour le développement du roman, forment une unité de sens appelé *chronotope* (Holquist, 1996: 425), où se combinent en harmonie un espace, un temps et un sujet. Cette unité opère tout au long du roman, montre une forte fonction expressive et rend la narration plus concrète, avec une intensification de la valeur de ces coordonnées.

3. Contexte social et sanitaire

Le sujet central du roman est la MGF subie par la protagoniste, Maya, et les fractures que cette pratique a provoquées avec sa famille, avec sa communauté au Mali mais aussi avec son cercle d'amis à Paris. Les cicatrices laissées par la MGF sont visibles

dans plusieurs aspects de la vie, tels que la dépression, l'insensibilité émotionnelle ou les désordres alimentaires. Ce sont des manifestations d'un trauma persistant qui n'a pas été traité, moins encore résolu. Ayant elle aussi subi la torture de l'excision à l'âge de 5 ans, Fofana transmet, à travers Maya, son expérience personnelle, créant une narration réaliste. Les épisodes de santé mentale chez les femmes qui en résultent sont nombreux et varient en fonction de différents facteurs:

The assimilation of the trauma may be different from other African countries where circumcision is more widespread. Of course, many other factors, such as coping style, other traumatic experiences, information before circumcision, and sexual experiences, may also play an important role in mental health outcome. (Behrend & Moritz, 2005: 1002)

Le désordre de stress post-traumatique s'avère, selon la littérature à cet effet, le problème le plus fréquent, chez les femmes qui ont subi une excision, avec des moments de rétrospection, une grande volatilité émotionnelle et un sens d'aliénation qui perdure même à l'âge adulte chez Maya. Le stress post-traumatique serait provoqué par une dissociation entre l'identité de leurs parents et leur identité à elles. Elles découvrent que la MGF n'est pas un requis dans leur religion et qu'elles ont été les victimes d'une injustice et d'une manipulation des croyances religieuses pour soumettre les femmes. Cette situation les sépare de leur famille, mais aussi de leurs proches dans la communauté de réception. Dans une révision systématique de l'influence de la MGF sur la santé mentale, on peut souligner un sentiment de honte chez les femmes de la diaspora en Europe. Les informatrices affirment avoir nié leur état en tant que femmes ayant subi une mutilation pour ne pas se sentir inférieures au reste. En même temps, ce manque de communication rendrait encore plus difficile la guérison, pour laquelle il serait nécessaire que ces femmes puissent voir leurs organes sexuels reconstruits:

Exploring the psycho-social well-being of cut women in diaspora, various studies report on the perceived sense of "feeling different" and shameful (Johansen, 2002¹; Jordal et al., 2018²; Kahn, 2016³; Parikh et al., 2018⁴ [...]). The

¹ Johansen, Elise. 2002. "Pain as a counterpoint to culture: Toward an analysis of pain associated with infibulation among Somali immigrants in Norway" in *Medical Anthropology Quarterly*, vol. XVI, n° 3, 312-340: <<https://doi.org/10.1525/maq.2002.16.3.312>> [29/09/2025].

² Jordal, Malin, Gabriele Griffin & Hannes Sigurjonsson. 2018. "I want what every other woman has: Reasons for wanting clitoral reconstructive surgery after female genital cutting: A qualitative study" in *Sweden. Culture, Health and Sexuality*, vol. XXI, n° 6, 701-716: <<https://doi.org/10.1080/13691058.2018.1510980>> [10/10/2025].

³ Kahn, Sarilee. 2016. "You see, one day they cut: The evolution, expression, and consequences of resistance for women who oppose female genital cutting" in *Journal of Human Behavior in the Social Environment*, vol. XXVI, n° 7-8, 622-635: <<https://doi.org/10.1080/10911359.2016.1238805>> [10/10/2025].

⁴ Parikh, Nimmi, Yvonne Saruchera & Lih-Mei Liao. 2018. "It is a problem and it is not a problem: Dilemmatic talk of the psychological effects of female genital cutting" in *Journal of Health Psychology*, vol. XXV, n° 12, 1917-1929: <<https://doi.org/10.1177/1359105318781904>> [10/05/2025].

respondents, who desired clitoral reconstructive surgery, expressed a sense of felt stigma and inferiority that lead them to deny their FGM status in front of others. The majority of women in this study aimed to achieve “normal looking” genitalia through the operation (Jordal et al., 2018). (O’Neill & Pallitto, 2021: 1741)

D’un point de vue strictement individuel, la plupart des femmes ayant subi la MGF affirment ressentir un manque de confiance en soi et un repli sur elles-mêmes. Cet auto-rejet atteint son climax lors des rapports sexuels, des moments où ces femmes conçoivent leur appareil sexuel et reproductif comme dysfonctionnel. Incapables d’éprouver du plaisir, voir des hommes s’amuser dans cette situation les fait tomber dans une situation encore plus dépourvue de dignité:

They perceived their inability to enjoy sex as a handicap because they were living within a context in which women’s sexual pleasure and indeed mutual pleasure was viewed as important for closeness and intimacy. Although some of them were able to enjoy sex and reach orgasm with the right partner or when masturbating alone, there was a general sense of inadequacy among the informants who perceived their genitalia as ugly and dysfunctional, which caused shame and uneasiness in sexual relations as well as negative effects on their self-esteem. (O’Neill & Pallitto, 2021: 1744)

Un autre trouble dans la santé mentale provoqué par l’excision est la dépression. Les statistiques sur lesquelles repose la littérature médicale montrent que, à long terme, cette maladie mentale est la plus fréquente chez les femmes qui ont été les victimes d’une telle opération. Cependant, le lien entre la MGF et la dépression n’est pas directe, car il y a d’autres facteurs qui exercent une influence sur ces femmes:

De manière générale, les femmes ayant subi une MGF sont davantage touchées par la dépression, l’anxiété, et le stress post-traumatique. Cependant, ces résultats sont à nuancer. En effet, il n’est pas possible d’établir un lien direct entre les MGF et les troubles psychologiques. Les études étant majoritairement conduites sur des populations immigrées ou réfugiées, il est important de prendre en compte le parcours migratoire. Cet élément, particulièrement anxiogène et empreint de violence joue un rôle non-négligeable dans le développement de troubles psychologiques. (Brütsch & Röhrer, 2021: 35)

Toutes les études préalablement citées coïncident dans l’importance accordée aux femmes nées en Afrique ou issues de familles africaines qui habitent en Europe et qui ont vécu dans leur chair l’expérience de la migration. Étudier leur évolution individuelle est indispensable à l’heure d’aborder les maladies mentales provoquées par la MGF, en particulier la dépression, avec des thérapies cognitivo-comportementales qui nécessitent une information plus complète à propos du parcours et du vécu de ces femmes de la part des psychothérapeutes.

4. La souffrance

La vie de Maya est difficile depuis le début. Dans des moments de rétrospection, la narratrice revient à des épisodes du passé de Maya et Machèle, la sœur avec qui elle gardait le lien le plus fort, pour parler de la violence à laquelle leur père les soumettait, une violence extrême qui augmentait quand les filles s'obstinaient à assimiler le mode de vie des forces centripètes en France. L'épisode le plus marquant, où se reflète la colère du père après avoir vu Machèle jouer au football, est en même temps une épiphanie. Dans la tristesse, la consolation des sœurs passe par le rejet de la confession, de ne jamais dire ce qui leur fait mal, pour ne pas montrer leur fragilités:

Tu vas mal finir! Je m'effondre. Machèle, elle, ne pleure pas. Ma petite sœur soulève mon pull, les traces de ceinturon sur mon corps sont bien visibles. Elle me serre dans ses bras et me dit:

– Arrête de pleurer, ma sœur. Il faut que tu t'endurcisses. Il ne faut pas leur montrer nos faiblesses. (Fofana, 2022: 170)

C'est à travers ces moments que les filles du roman ont appris à se taire. Pour elles, et surtout pour Maya, ce comportement acquis a constitué et constituera un problème pendant leur vie adulte, car elles auront toujours du mal à verbaliser leurs sentiments. Devant ces violences, leur mère devenait souvent complice de son mari, étant elle-même victime de violence de genre. Le déracinement subi par Maya et Machèle est devenu plus profond encore quand elles ont commencé à percevoir leur mère comme un bourreau et pas comme une source d'apaisement ou une alliée, un manque d'appui qui était préjudiciable pour leur développement en tant qu'enfants. Le seul soutien familial qu'elles trouvaient était lors de leurs vacances au Mali, concrètement à Bamako, où vivaient leurs cousins et en particulier leur tante, en qui Maya voyait un référent à suivre, lui attribuant toutes les vertus positives selon leur culture d'origine:

Arrivée à Bamako, je tombe sous le charme de ma tante. C'est une femme très douce dont le rire conquiert l'assemblée. Elle porte avec élégance de jolis boubous. Sa démarche donne l'impression qu'elle défile sur un podium. Son pagne suit les mouvements de son déhanché et laisse apparaître un petit bout de ses cuisses. (Fofana, 2022: 51)

L'enfance de Maya trouve un tournant encore pour du pire quand elle commence à déconstruire cette image idéalisée de sa tante, parfois influencée par la possibilité de s'éloigner de ses parents pendant quelques jours et de profiter d'un mode de vie apparemment plus calme et délaissé que celui que sa famille et elle menaient en France. C'étaient aussi des périodes où elle se sentait plus libre, les adultes passant la plupart de leur temps à faire des activités ensemble, tandis que les mineurs se débrouillaient comme

ils pouvaient pendant leurs jeux et leurs activités de loisir. Ce tournant, véritablement nuisible, représente la perte d'innocence de la part de Maya:

J'arrive dans une grande cour intérieure. Adossées aux murs, des petites filles du même âge. Ma tante me fait signe de m'asseoir. J'observe. À ma droite, une petite fille allongée à même le sol, les jambes écartées. Une vieille dame a dans la main gauche un tube qui ressemble à celui d'un dentifrice. Sa main droite forme un poing alors que son index est pointé vers le ciel. (Fofana, 2022: 52)

Cette cour devient le contraire du chronotope que le Mali avait toujours signifié pour Maya: un endroit sombre et avec des déficiences sanitaires évidentes. Sans le savoir, elle avait été amenée à un espace où les vieilles dames pratiquaient la MGF aux petites de leur communauté. La scène, décrite avec terreur, prélude la douleur que ressentira Maya lors de l'excision, ayant vu les effets nocifs sur la fille allongée à côté et l'absence de mesures d'anesthésie et d'antisepsie. La vie de Maya ne sera plus la même: des moments de haine vers soi-même et de douleur se succèdent. Maya a le sentiment qu'on lui avait volé une partie de son intimité et, par conséquent, de son identité. Il s'agit du premier moment du roman où l'on observe une polyphonie parmi les femmes de la même famille: une mère qui est devenue oppressive à force de se faire agresser, une tante qui veut préserver les rites de passage de ses aïeuls sans rien changer et Maya, qui subit involontairement des actions brutales au nom de la tradition ou d'une divinité.

Dès qu'elle prend l'avion pour rentrer en France, le miroir devient un leitmotiv qui apparaît à maintes reprises et qui rappelle à Maya la MGF qu'elle avait subie, sans le savoir et sans le vouloir, ce qui entraîne la perte progressive de confiance en sa tante et le reste de femmes de sa communauté au Mali. Quand elle ne perçoit pas ce sens d'appropriation de son corps à elle, elle recourt aux autoblessures comme stratégie ultime de dominer son sexe. Un autre problème de santé mentale chez Maya est la dissociation, quand elle déconnecte émotionnellement son corps et son esprit, une astuce très fréquente pour faire en sorte de pouvoir continuer à vivre, en cohabitation avec ses traumatismes. Avoir été excisée signifie pour elle avoir perdu sa féminité. Le Mali, autrefois un chronotope qui lui inspirait des sentiments positifs, est devenu pour elle une source de peur. Elle craint d'y rentrer les étés qui suivent sa torture, mais là-bas elle découvre que, chez les nouvelles générations, les choses commencent à changer:

Juste avant le décollage, je me rends aux toilettes et me regarde dans le miroir. J'essaie de me réjouir de ce départ, de me convaincre que tout va bien se passer. Dans l'avion, je me force à sourire. J'écoute Youssou Ndour. Je me répète que je vais passer de bonnes vacances. Mais j'ai la nausée. Mes sœurs et moi arrivons à Bamako. (Fofana, 2022: 119)

L'adolescence n'est pas non plus une période calme et de reprise de la santé mentale chez Maya. Avec la découverte d'une sexualité mutilée, la maladie mentale va l'accompagner pendant toute cette étape vitale. Très souvent, Maya tombe dans des états

de désespoir, et ceci entraîne un manque dans ses soins personnels et son envie de vivre, accentué par le fait de ne raconter à personne ce qu'elle avait subi. Il y a aussi des désordres du genre alimentaire, dans une tentative de contrôler tout ce qui entre et sort de son corps, essayant de se rassurer qu'elle est la maîtresse de son physique. Dans le paragraphe suivant, on perçoit des indices de boulimie chez Maya: elle mange compulsivement pour remplir un vide, l'angoisse qui ne lui permet pas d'avancer, puis elle vomit pour éviter de grossir. En plus, elle le fait toute seule, quand personne ne la voit, ce qui augmente la fréquence de ces pratiques. Les déficits alimentaires que ceci produit expliquent sa pauvre performance désormais au lycée:

J'arrive à la maison et je mange tout ce que je trouve. Des gâteaux, du pain, du chocolat, des frites. Puis je vomis. J'ai mangé pour remplir un vide. J'ai mangé, puis j'ai vomi pour ne pas grossir. Mon corps m'écœure. Je peine à suivre les cours, je suis de plus en plus perdue. (Fofana, 2022: 175)

C'est en faisant le portrait de ces problèmes de santé mentale que Fofana reflète à quel point la blessure causée par l'excision n'est pas éphémère, mais qu'elle se prolonge dans le temps, peut-être jusqu'à la mort. En guise de résistance, Fofana fait découvrir le pouvoir de la littérature pour guérir psychologiquement et émotionnellement. Son roman n'est pas seulement un récit mais aussi une incitation à prendre conscience des maux dans la santé mentale causés par la MGF et à rompre les silences de celles qui ne sont pas autorisées ou qui ne trouvent pas le contexte. De cette façon, on commence à en parler et, par la suite, à déconstruire des tabous des sociétés ouest-africaines et leurs diasporas, même si cela a un coût personnel non négligeable.

5. L'espérance

Maya trouve dans les cours de littérature de sa professeure préférée, Joséphine, l'antidote contre la dépression et la tendance au suicide. Elle empathise très bien avec les problèmes vitaux que subissent les personnages des ouvrages littéraires et leurs auteurs. Même si elle aurait pu rester toute sa vie dans une situation de privilège, Joséphine s'engage avec ses étudiantes, les forces centrifuges, et tente de faire en sorte qu'elles soient à l'aise dans sa classe. Elle emploie sa situation d'une plus grande centralité pour donner de la dignité aux voix qui se trouvent aux marges de la société:

Comme elle connaît notre milieu, elle ose nous dire les choses avec franchise, abordant les sujets les plus délicats pour nous secouer, nous faire réagir, alors que les autres professeurs baissent la tête. Notre réalité et nos coutumes les effraient, ils préfèrent les nier. Son travail, dit-elle, est de nous extirper du monde des croyances pour rejoindre celui des connaissances. (Fofana, 2022: 125)

Cette professeure devient un modèle à suivre en tant que femme cultivée et indépendante, mais en même temps engagée avec le bien-être de ses élèves. Maya prend aussi comme refuge les chansons de Céline Dion, ce qui représente l'intertextualité avec d'autres territoires de la Francophonie, notamment la Suisse ou le Canada, où Maya aimerait aller pour rencontrer en personne sa chanteuse phare⁵. Les paroles de ces chansons lui confèrent de l'énergie et du courage pour affronter les problèmes de son quotidien: des parents qui la maltraitent, une communauté malienne avec laquelle elle ne se sent pas représentée et une existence brisée par le vécu de la MGF. Les trajectoires de Maya et de Fofana sont parallèles du moment où, en écrivant, elles réclament un rôle actif sur leurs corps et leurs histoires personnelles. Elles tiennent toutes les deux à l'écriture comme moyen d'expression et de catharsis contre leurs frustrations. La narration les aide à reconstruire leurs corps et leurs esprits, et à faire des pas vers la guérison du trauma après avoir subi la MGF. Leurs voix deviennent un témoignage très clair de l'hétéroglossie dans le roman, reflétant une nouvelle forme de concevoir leur existence en considérant le respect de leur origine et l'adaptation à leur pays de réception, dans un processus pas de centralisation culturelle mais de conciliation.

Cette façon de raconter l'expérience de la MGF et ses conséquences n'est pas exclusive de Fofana. En fait, sa technique pour faire un portrait social existe depuis les années soixante-dix du dernier siècle et s'appelle l'auto-ethnographie. Elle consiste en l'analyse de sujets sociaux ou culturels à travers son expérience personnelle, et ses précurseurs ont été, parmi d'autres, Deborah Reed-Danahay (1997), Carolyn Ellis (2004) et Arthur Bochner (2020). Dans ce roman, le vécu, de l'autrice, aussi bien que ses émotions et ses réflexions devient le point pivot pour comprendre les problèmes dérivés de la mutilation génitale, surtout dans son versant de la santé mentale. Cette histoire personnelle connecte avec une réalité globale qui affecte des millions de femmes sur la planète, puisque les dégâts dans la santé mentale sont issus de l'intersection des concepts de genre, d'ethnicité et de migration (Zanouy, 2023). Maya est une fille noire, issue d'une famille migrante mais grandie en France, dans un quartier populaire, un espace très urbain en France où prédominent les forces centrifuges de cette société, l'immigration et, en particulier, les migrants d'origine subsaharienne. Son trauma est intensifié par le sexisme de la société de réception, mais surtout de la communauté malienne, qui attendait d'elle un rôle de soumission totale.

Si Joséphine, la professeure de littérature, est un modèle de femme, libre de corps et d'esprit pour Maya, sa mère représente tout le contraire. Loin de protéger ses enfants de la violence de leur père, elle les a aussi agressés physiquement. Elle a toujours participé aux oppressions et aux interdictions imposées par son mari. Maya préfère se montrer indulgente, puisque ses parents ont été des bourreaux mais aussi des victimes d'un système de violences patriarcales qui se perpétue. C'est à elle donc de rompre ce cercle

⁵ Pour mieux comprendre le choix de Céline Dion, on pourrait emprunter la définition d'intertextualité comme la relation entre deux ou plusieurs textes, prenant comme base les postulats qui affirment que "le texte est un tissu de citations issues de mille foyers de culture" (Barthes, 1967: 69) et que tout texte se constitue comme une mosaïque de citations, lors d'un processus d'absorption et de transformation (Kristeva, 1969).

vicieux et de donner à ses filles un avenir différent. Elle effectue une comparaison intéressante, aussi bien du point de vue de la psychocritique que de la mythocritique, entre sa maman et Médée, “mère aimante qui finit par tuer ses enfants” (Fofana, 2022: 101). Faute de quelques références littéraires apprises à l’école, Maya n’aurait jamais pu faire cette affirmation. Depuis son point de vue d’enfant, elle croit encore que sa mère les aime, mais qu’elle ne sait pas s’exprimer autrement. Le fait de dominer le langage de cette enseignante, sa forme de présenter une idéologie, montre à Maya un nouveau chemin loin du langage de coups de ses parents:

La plupart des gens ignorent ce qui se passe au sein de ces foyers, au sein de ces cités. Où l’on frappe, où l’on reproduit un schéma encore une fois, où l’on se soulage aussi, car de la patience ces pères n’en ont pas. Des bourreaux qui seraient aussi des victimes en quelque sorte. Je refuse de les condamner trop sévèrement. (Fofana, 2022: 101)

La critique de Fofana ne s’adresse pas exclusivement aux pratiques et aux silences de la culture de ses parents, mais aussi à l’incapacité de la France à faire en sorte que les lois s’accomplissent même dans ces cités difficiles. Les personnes y sont abusées sous prétexte de préserver une culture d’origine qui y est minoritaire et risque de se diluer en tant que diaspora: “toutes ces violences ont pourtant lieu en France, en région parisienne. Chez nous, les lois de la République n’entrent pas dans le foyer” (Fofana, 2022: 190). Cet extrait montre la perception de Maya sur l’application des lois: la République n’est forte qu’à l’extérieur, tandis que dans l’intérieur des maisons règnent les normes tribales. Même dans les espaces publics, les plus fanatiques veulent imposer leur point de vue, comme à l’école. Cela n’était pas le cas des parents de Maya, car ils n’osaient pas se mêler des affaires académiques, mais d’autres le faisaient sans censure. Ce qui est le plus inquiétant, c’est que Fofana transmet que le radicalisme augmente surtout chez les immigrés de deuxième ou troisième génération, malgré l’éducation libérale reçue:

Certains parents imposent une dispense à leur progéniture pour qu’ils n’assistent pas aux cours de musique. On dit que c’est banni par la religion. Et ça passe. Certaines jeunes femmes et jeunes hommes de la nouvelle génération, qui ont pourtant fréquenté les bancs de l’école mais les ont quittés bien avant le BAC, choisissent de soustraire leur enfant à l’enseignement public. (Fofana, 2022: 130)

Néanmoins, plutôt qu’une histoire personnelle et le récit d’une situation qui se répète dans certaines cultures, *À l'ombre de la cité Rimbaud* est une revendication de la dignité des femmes et demande une intervention politique et sociale. Cette visualisation représente une avancée extraordinaire dans le traitement des traumatismes après la MGF, et donne le pouvoir aux femmes qui y ont survécu. Le premier contact avec ces stratégies de remédiation de la part de Maya se produit en pleine adolescence, plusieurs années après avoir subi, en silence, les conséquences de la mutilation. C’est la littérature qui l’aide, lui permettant d’apprendre le témoignage d’une tierce personne ou de quelques

inconnus, qui ont beaucoup souffert et de montrer de l'empathie envers eux. Cette lecture se fait dans le calme et la solitude de sa chambre, et elle devient le premier acte d'agence de la part de Maya, un acte de résistance qui la pousse à mettre en question les dogmes de la culture malienne vis-à-vis des obligations des femmes:

Je file dans la chambre pour terminer la lecture du livre de Zeruya Shalev, *Douleur*. Un mariage de convenance, des problèmes de communication avec les enfants, une vie que l'on subit jusqu'à un tragique accident. Ces histoires me parlent, me touchent, me font réfléchir. Doit-on frôler la mort pour s'affranchir des dogmes que l'on nous impose? (Fofana, 2022: 167)

Dans le paragraphe précédent, entendre d'autres forces centrifuges qui souffrent est un réulsif pour Maya. Les sentiments de ceux qui peinent à trouver le bonheur et qui sont souvent discriminés génèrent en elle des émotions qui l'encouragent à continuer dans la lutte. La chambre devient donc un chronotope pour elle: elle est là, dans ce petit espace, seule, à un moment donné en pleine adolescence, et son identité sera toujours marquée par le questionnement des normes imposées. Maya n'avait pas eu la possibilité de s'enfuir, probablement pas pour manque de courage, mais parce qu'elle n'avait pas eu l'occasion. Cet espace va lui permettre de se sentir en sécurité pendant quelques heures chaque jour. Après le départ de sa sœur, Machèle, elle y dort toute seule et elle commence à réfléchir sur sa situation de subalternité et à penser à comment la combattre.

6. La soumission

Le trauma doit cohabiter avec la continuité des oppressions. Quand elle est presque adulte, ses parents veulent qu'elle quitte le lycée, seul endroit où elle est contrôlée, pour la forcer à se marier avec un homme de sa communauté. Elle arrive à pouvoir finir le lycée et commencer des études de littérature à la Sorbonne, mais elle ne peut pas échapper à son destin: elle sait très bien que le fait de ne pas obéir entraîne la sortie immédiate et le refus de toute sa communauté. Tandis que pour sa famille cette oppression est un moment de fête, pour elle c'est une angoisse majuscule:

Ma mère, mon père, mes oncles et mes tantes ont donc ordonné le mariage. Eux contrôlent tout. Eux organisent ma déchéance. Eux organisent ma mort! Ce mariage est un viol organisé. On me lave et on me vêt d'un drap blanc. J'ai l'impression d'être morte et d'assister à mon enterrement. (Fofana, 2022: 183)

Pour Maya, accepter de se marier s'avère une condamnation, une mort en vie. On y voit cette dissociation cognitive, puisqu'on assiste aux préparatifs de son voyage, mais elle est capable de se regarder de l'extérieur, morte, stérile. Cette dissociation arrive quand on a vécu avec un trauma pendant très longtemps. Sa tristesse contraste avec la joie de sa famille. De manière parallèle, son esprit pur, incarné par les vêtements blancs de son

mariage, est comparé au rouge de la douleur, du sang, quand elle a le premier rapport sexuel avec son mari, qui se révèle désastreux et dépourvu de tout plaisir pour elle, mais satisfaisant pour lui, qui obtient son trophée après avoir attrapé sa proie, une métaphore cynégétique qui exprime d'une façon très nette le rôle réservé à la femme dans cette relation. Ce récit carnavalesque, suivant la terminologie bakhtinienne, emploie le grotesque pour transmettre un sentiment profond de frustration et d'humiliation chez Maya. Elle se permet de renverser la hiérarchie et de comparer son mari à un animal sauvage, dans un but subversif et de revendication de ses droits:

Il m'attrape, retire mes vêtements, monte sur moi et enfonce son sexe dans le mien. Enfin, le loup dévore sa proie tel un affamé. À chaque coup de rein, il beugle: – Tu es à moi, tu es là pour moi, tu es à moi, tu es là pour moi. (Fofana, 2022: 183)

La nuit de nocces, elle se rend compte que son mari devient un autre membre de la famille sur qui elle ne pourra jamais faire confiance. Il a quitté le rôle du pariah, dans les forces centrifuges d'une société où il appartient à une minorité religieuse et ethnique, pour rejoindre les forces centripètes du patriarcat, structure de domination aussi bien dans leur société d'origine que dans celle de réception. Il est devenu complice de l'oppression subie par Maya et par tant de femmes comme elle qui, au nom de l'honneur et la religion, se font infliger tout type d'agressions et de vulnération de leurs droits. Pour lui, Maya n'est qu'une possession. Pour elle, son mari est comme un loup, qui ne cherche qu'à apaiser sa faim, malgré les douleurs qu'elle souffre. Il ne s'est même pas demandé si sa femme, ayant subi la MGF, risquait sa vie lorsqu'il la pénétrait d'une manière sauvage. Chaque rapport sexuel deviendrait désormais pour elle un viol. Les mots qu'il prononce résonnent comme une litanie: il veut que sa femme soit à lui, un être subalterne. La situation se répète toujours: le loup s'endort, après avoir attrapé sa proie, et la douleur et le trauma empêchent Maya d'éprouver tout plaisir. En fait, le sexe avec son mari lui semble dégoûtant. Dans ce contexte de souffrance et d'oppression continue, Maya sait qu'elle ne reviendra pas à la Sorbonne. Même avant de se marier, elle savait qu'elle ne pourrait pas fréquenter ses camarades de classe, et qu'elle devrait rester prisonnière chez elle, sous la surveillance de son mari, qu'elle ne connaissait même pas. À nouveau, elle agit comme elle a appris à faire depuis son enfance, en essayant de ne pas déranger les autres. Elle disparaît de la faculté en silence, après l'été, sous prétexte de partir dans son pays pour un an. La honte et le sentiment d'appartenir nulle part situent Maya dans un espace pleinement centrifuge, une marge d'où il est difficile de sortir.

Je ne retournerai pas à la Sorbonne. L'été a passé, je ne rentrerai pas en master, je ne reverrai pas ceux que j'ai connus sur les bancs de la fac. J'ai prétexté un voyage d'un an au pays, j'ai pris mes distances tout en essayant de ne pas les inquiéter. J'ai 22 ans et je vais me marier. Avec un homme choisi par mes parents. Je ne voulais pas l'épouser, alors on m'a forcé. (Fofana, 2022: 181)

Les problèmes de santé mentale sont difficiles à surmonter en raison du silence qui entoure ces pratiques. La MGF est un sujet tabou pour la plupart des familles d'immigrés et leurs communautés. Les filles qui, comme Maya, ont subi une excision, ne peuvent pas parler de leur trauma librement pour diverses raisons. D'abord, la MGF est perçue comme une norme dans certains pays musulmans, notamment dans des pays ouest-africains. Dénoncer ces pratiques impliquerait la culpabilisation des membres de la famille et, par la suite, la rupture avec une communauté monologique. Dans le cas de Maya, son témoignage deviendrait une accusation nette contre sa tante pour avoir effectué la mutilation, mais aussi contre ses parents pour l'avoir permis. Le contexte français, dans le cadre d'une politique du laissez-faire, ne fournit pas les conditions acceptables pour que les femmes de banlieue puissent parler. On assiste donc à une polyphonie ou collision entre deux discours: celui des parents, qui aspirent à la préservation des traditions, même si elles s'avèrent brutales, et celui des filles, qui aimeraient pouvoir choisir. L'imposition et les troubles physiques et psychologiques qu'entraîne la MGF sont à l'origine d'un écart parmi les différents membres de la famille très difficile à pallier.

On a socialement et politiquement accepté que la périphérie et les marges sont des endroits où la loi française peut être mise en question, favorisant la culture du nouveau venu. Si dans d'autres contextes les parents des familles issues de la migration font partie des forces centrifuges, dans ces quartiers-ci ils deviennent des forces centripètes qui exercent le pouvoir et tentent de répliquer le mode de vie qu'ils ont appris depuis leur enfance, créant une ambiance sans possibilité de polyphonie. En somme, Maya, comme tant d'autres filles qui se trouvent dans une situation pareille, ne trouve pas d'espace où elle puisse s'exprimer en sécurité et tenter de guérir psychologiquement sans peur d'être jugée ou rejetée par sa communauté. Maya emploie la comparaison du vol de ses mots avec le vol de son corps, soulignant que son expérience a été effacée aussi bien physiquement que narrativement. L'omerta est aussi puissante qu'elle ne partage pas sa douleur avec sa petite sœur, Machèle, qui a aussi subi la MGF. Pourtant, Machèle représente l'espoir, car elle quitte sa famille pour vivre avec l'homme qu'elle a choisi.

7. La guérison

En quittant le foyer familial, Machèle devient une inspiration pour sa sœur aînée, Maya. Elle renonce à tout pour partir avec lui, et elle sait qu'elle ne pourra jamais y revenir, parce que se marier avec un homme pour amour, contrairement aux desseins des parents, est une honte pour toute la famille. Toute la communauté contrôle ce que Machèle fait, et même sa famille au Mali, qui veut qu'elle n'échappe pas à la domination familiale. Les forces de contrôle centrifuges à Paris deviennent centripètes dans leur propre maison et payent avec leurs filles le prix de la frustration de se sentir une minorité dans la rue:

Machèle est partie, ou plutôt elle a été mise dehors. Elle a osé bafouer l'interdiction ultime: fréquenter un garçon. Toute la résidence était au courant,

même au bled. Ma mère recevait des coups de fil de ses sœurs qui l'interrogeaient sur le devenir de Machèle. (Fofana, 2022: 177)

Prendre conscience de sa propre situation est le premier pas pour commencer à se soigner. Avec des problèmes psychologiques importants, il est convenable de parler à ses amis et à son entourage. Maya a commencé à parler du problème plus tard, en thérapie, mais cela lui a fait du bien. Pour continuer sa guérison, elle a décidé de se faire reconstruire le clitoris dans une clinique spécialisée. Avant de se faire opérer, des femmes dans la même situation font un groupe de parole, la reconstruction du clitoris ne servant à rien si elle ne s'accompagne pas de psychothérapie. Là-bas, elle a eu l'occasion d'entendre les témoignages des patientes qui avaient vécu une situation très semblable à la sienne, mais le climax de cette revitalisation arrive quand elle croise Machèle, le membre de la famille avec qui elle s'était toujours bien entendue. En faisant le bilan de leur enfance et adolescence, Maya se montre fière de sa sœur. Elle a su se faire respecter, quitter le foyer familial et faire sa propre vie. Malgré l'éducation reçue, elle a osé choisir l'homme qu'elle aimait et suivre son propre chemin. L'emploi de certains verbes qui indiquent de l'agence, comme oser et choisir, a un effet très puissant chez des femmes qui sont restées tétanisées aussi longtemps à cause du trauma, de la méfiance, de la douleur et de la basse estime en soi:

Je suis si fière d'elle, moi qui craignais qu'elle emprunte de mauvais chemins. Machèle la rebelle, Machèle la fugueuse aura finalement réussi à se poser et à trouver sa voie. Je suis heureuse qu'elle ait osé défier nos parents, qu'elle n'ait jamais courbé l'échine, et tellement soulagée qu'elle n'ait pas vécu le même enfer que moi, qu'elle ait trouvé un homme qui l'aime, un homme qu'elle a choisi. (Fofana, 2022: 206)

Malgré les efforts de Maya, une fois devenue adulte, il lui restait faire la paix avec sa mère pour commencer à vraiment apaiser ses traumatismes. Maya revient vers elle pour essayer de la comprendre mieux. Cette conversation déconstruit l'idée que Maya s'était faite de sa mère. Elle a compris que la même peur que ressentent les Blancs envers les Noirs arrive aussi à l'inverse. Elle découvre les peurs de sa mère à son arrivée en France, aussi bien que la douleur que produit le dépaysement, s'éloigner de tout son contexte vital. Sa mère avait dû, en plus, rester seule trop longtemps, pendant que son mari travaillait dehors. Elle avait appris à être une femme soumise, discrète et à faire toujours les choses dans le but de contenter son mari. Elle avait reçu une alphabétisation minimale mais pas assez pour aspirer à l'un des postes de fonctionnaire qui se créaient au Mali. Elle a passé la plupart de sa vie renfermée dans la maison d'un homme qu'elle aimait, mais dont l'amour n'avait pas toujours été réciproque:

Quitter l'Afrique pour le monde des Blancs, quelle aventure! Je n'avais jamais vu une personne blanche de toute ma vie. Au début, j'avais peur de ces visages pâles. Nous vivions dans un petit studio, ton père travaillait, je faisais la cuisine,

le ménage et regardais la télévision. Pour la première fois, je voyais de nouveaux légumes et fruits, comme les haricots verts, les radis, les concombres, les aubergines. (Fofana, 2022: 216-217)

Elle passait de longues heures à regarder la télévision, dans un pays qui n'était pas le sien et où elle ne connaissait personne. La télévision était son seul refuge. Elle avait appris à souffrir en silence. Elle avait souffert les mêmes traumatismes que sa fille et, par ignorance, elle les avait reproduits. Apparemment sans le vouloir, cette mère avait été complice des forces centripètes de sa société d'origine, ayant conçu comme quelque chose de normal, de quotidien, le mal qu'on lui avait fait dans le passé:

Maman se tait. Je suis secouée par tout ce qu'elle vient de me raconter. Je m'étais construit une image d'elle, assez floue, une image de femme impassible, parfois sans cœur. Je n'avais pas réalisé que ma mère avait eu une vie à ce point âpre, qu'elle avait été une enfant et une jeune femme. (Fofana, 2022: 217)

Cette conversation entraîne une guérison chez Maya. Finalement, elle arrive à comprendre le regret et l'impuissance d'une mère qui s'est vue obligée à perpétuer les traditions brutales du patriarcat. Elle ne ressent plus de haine envers sa mère, mais plutôt de la peine. Rompre la possibilité de solidarité parmi les femmes de la même communauté était l'une des astuces du patriarcat. Les mères, les grand-mères et les tantes deviennent complices de la souffrance de la génération suivante. On les fait participer à l'excision génitale féminine dans tous ces rôles: forcer les petites filles, les kidnapper, utiliser le rasoir, etc. Comme Joséphine le disait d'habitude, la culture doit remplacer ces croyances. Trop influencées par la religion, par la superstition et la peur d'être réprimandées par leur communauté, beaucoup de femmes, surtout dans des aires rurales, deviennent complices de la torture contre leurs filles. Les traumatismes causés à long terme, les possibilités d'attraper une infection et de mourir, la mort par la douleur et le coup psychologique, restent dans un discret arrière-plan si on compare tous ces risques à une tradition qui a perduré des siècles, et que certains revendiquent comme un échantillon de respect envers les cultures locales africaines. En Afrique subsaharienne, heureusement, il y a de plus en plus de mouvements civils, dirigés par des femmes, où l'on cherche les communautés des petits villages afin de les renseigner sur les problèmes qu'entraîne la MGF. Si cette pratique a été en recul pendant les dernières décennies, on assiste à un moment de croissance, dû probablement au refus de la science au profit de la superstition, au retrait d'argent destiné à la coopération internationale de la part des grandes puissances du monde et au rôle de désinformation exercé par les réseaux sociaux. Une chose est sûre: Maya ne va pas reproduire le même modèle culturel et de mutilation qu'on lui a imposé:

À chaque fois, ce fut le même procédé. Toujours avec la lame du rasoir, sauf une fois par la force de son pénis. Alors, suis-je une femme? À la naissance de ma première fille, ma belle-famille réclamait que le rituel ait lieu. La petite fille en

moi s'est réveillée et j'ai crié: "Non, non, non, non, ma fille ne subira pas cette barbarie". (Fofana, 2022: 210)

Maya connaît très bien les conséquences de la MGF sur la santé mentale. Elle entraîne des désordres de tout type, et ceux-ci se prolongent pendant presque toute la vie. Les femmes l'ayant subie ne sont plus capables de ressentir du plaisir, mais la douleur lors des rapports sexuels (Bourdin, 2018). Elle est convaincue de ne pas vouloir cela pour sa fille, alors elle confronte sans hésitations les propos de sa belle-famille, pour qui les rituels restent importants. Ce rituel est une torture et nuit aux possibilités de bonheur ou à la santé des filles. Avec cette affirmation à la fin du roman, Fofana finit par transformer son récit en revendication politique. Cet engagement politique s'avère nécessaire, dû à la repousse de la MGF dans plusieurs contextes, notamment parmi les personnes migrantes dans des pays européens, comme chez sa famille à elle, où les parents et grands-parents essaient de reproduire les modes de vie de leurs villages natals dans leurs pays de réception. Malgré la situation de recul dans laquelle se trouve la MGF depuis les dernières décennies dans certains contextes, la superstition, la méfiance envers la science et les faux prédicateurs pourraient mener à la perpétuation de la mutilation, avec les graves conséquences pour la santé des femmes qui en découle.

8. Conclusion

À l'ombre de la cité Rimbaud est un roman certes autobiographique, où la protagoniste, Maya, a subi les mêmes tortures dans la vie que l'autrice, Haminata Fofana, et agit comme une conscience architectonique dans l'enseignement moral qu'elle vise à transmettre. Fofana se cache sous l'identité de son personnage, et dans une identité malienne, pour dénoncer la mutilation génitale féminine et ses néfastes conséquences pour les femmes qui l'ont subie. Le roman s'articule autour des problèmes au niveau de la santé mentale que Maya a eus. D'abord, la douleur continue l'a menée à une dissociation cognitive, où elle se voyait mourir et son esprit établissait une séparation avec son corps, qui avait été mutilé, violé, déféminisé. Dépourvue de cette féminité, Maya ne se sentait plus à l'aise avec son corps. Des problèmes d'identification en se regardant dans le miroir sont aussi un motif récurrent tout au long du roman. N'étant pas capable de maîtriser son corps, elle se tourne vers son pouvoir pour se provoquer des blessures, et dans les moments d'angoisse elle mange de façon boulimique. Tous ces désordres nuisent à sa performance à l'école et à la qualité de ses relations sociales. Pour la guérison, il va falloir attendre la fin du roman. Lors du processus de rétablissement de la santé mentale de Maya, les services psychologiques de la clinique où elle se rend afin de se faire reconstruire le clitoris, ainsi que la récupération de ses organes et la possibilité de vivre sans douleur et d'éprouver du plaisir lors de ses relations intimes, ne suffisent pas pour une guérison acceptable: il lui restait une ultime conversation avec sa mère pour pouvoir la comprendre et constater que la relation et la communication de cette mère avec

Machèle et elle s'étaient limitées à reproduire le même modèle oppresseur dont elle avait été la victime aussi.

À l'expérience de la migration, trop souvent traumatique, s'unit la double discrimination subie par Maya, et qui est une transposition de celle qu'a vécue et ressentie Halimata Fofana. Elles ont été discriminées du fait d'être femmes et du fait d'être africaines et, par la suite, des personnes racialisées. Maya est étrangère dans un pays qui s'efforce de lui faire voir qu'il n'est pas le sien et aussi au sein de sa communauté, où elle doit jouer un rôle de soumission extrême, en tant que femme, pour ne pas être rejetée. De cette discrimination, elle gardera pour la vie, dans son esprit et dans sa peau, un souvenir horrible. Seuls la thérapie et les avancées dans le champ de la médecine peuvent enfin apaiser sa douleur et lui permettre d'élever sa fille selon des principes très différents.

Références bibliographiques

ABDOLI, Sara, Masoumi SEYEDEH & Jenabi ENSIYEB. 2021. "Investigation of Prevalence and Complications of Female Genital Circumcision: A Systematic and Meta-analytic Review Study" in *Current Pediatric Reviews*, vol. XVII, nº 2, 145-160: <<https://doi.org/10.2174/1573396317666210224143714>> [20/09/2025].

BAKHTINE, Mikhail. 1996 [1981]. "Discourse in the Novel" in Holquist, Michael (éd.). *The Dialogic Imagination: Four Essays by M. M. Bakhtine*. Austin, University of Texas Press, 259-422.

BAKHTINE, Mikhail. 1984. *Rabelais and his World*. Bloomington, Indiana University Press.

BAKHTINE, Mikhail. 1986. "Toward a Methodology for the Human Sciences" in Emmerson, Caryl & Michael Holquist (eds.). *Speech Genres and Other Late Essays*. Austin, University of Texas Press, 159-172.

BARTHES, Roland. 1968. "La mort de l'auteur" in *Manteia*, nº 5, 12-17.

BEHRENDT, Angelica & Stefan MORITZ. 2005. "Posttraumatic stress disorder and memory problems after female genital mutilation" in *American Journal of Psychiatry*, vol. V, nº 162, 1000-1002.

BOCHNER, Arthur. 2020. "Autoethnography as a way of life: Listening to tinnitus teach" in *Journal of Autoethnography*, vol. I, nº 1, 81-92: <<https://doi.org/10.1525/joae.2020.1.1.81>> [21/09/2025].

BOURDIN, Marie-Jo. 2018. *Les blanches ne sont pas frigides: traumatisme-excision-normes de la sexualité*. Paris, Panafrika.

BRÜTSCH, Maryelle & Mélanie RÖHRER. 2021. *Conséquences psychologiques des mutilations génitales féminines: revue mixte non systématique*. Travail de Bachelor, Haute École Spécialisée de Suisse Occidentale.

ELLIS, Carolyn. 2004. *The ethnographic I: A methodological novel about autoethnography*. Walnut Creek (California), Altamira Press.

FOFANA, Halimata. 2022. *À l'ombre de la cite Rimbaud*. Monaco, Éditions du Rocher.

HOLQUIST, Michael. 1996 [1981]. "Glossary" in Holquist, Michael (éd.). *The Dialogic Imagination: Four Essays by M. M. Bakhtine*. Austin, University of Texas Press, 423-434.

JOHANSEN, Elise. 2002. "Pain as a counterpoint to culture: Toward an analysis of pain associated with infibulation among Somali immigrants in Norway" in *Medical Anthropology Quarterly*, vol. XVI, n° 3, 312-340: <<https://doi.org/10.1525/maq.2002.16.3.312>> [29/09/2025].

JORDAL, Malin, Gabriele GRIFFIN & Hannes SIGURJONSSON. 2018. "I want what every other woman has: Reasons for wanting clitoral reconstructive surgery after female genital cutting: A qualitative study" in *Sweden. Culture, Health and Sexuality*, vol. XXI, n° 6, 701-716: <<https://doi.org/10.1080/13691058.2018.1510980>> [10/10/2025].

KAHN, Sarilee. 2016. "You see, one day they cut: The evolution, expression, and consequences of resistance for women who oppose female genital cutting" in *Journal of Human Behavior in the Social Environment*, vol. XXVI, n° 7-8, 622-635: <<https://doi.org/10.1080/10911359.2016.1238805>> [10/10/2025].

KRISTEVA, Julia. 1969. *Semeiotikè: Recherches pour une sémanalyse*. Paris, Seuil.

LY-TALL, Alua. 2020. *La pratique des mutilations génitales féminines: valeur culturelle ou répression sexuelle*. Dakar, L'Harmattan.

MOHANTY, Chandra Talpade. 1988. "Under Western Eyes: Feminist Scholarship and Colonial Discourses" in *Feminist Review*, vol. XXX, n° 1, 61-68: <<https://doi.org/10.1057/fr.1988.42>> [15/09/2025].

O'NEILL, Sarah & Christina PALLITTO. 2021. "The Consequences of Female Genital Mutilation on Psycho-Social Well-Being: A Systematic Review of Qualitative Research"

in *Qualitative Health Research*, vol. XXXI, nº 9, 1738-1750:
<<https://doi.org/10.1177/10497323211001862>> [01/10/2025].

OUSMANE, Berthe-Kone *et al.* 2021. “The Perception of African Immigrant Women Living in Spain Regarding the Persistence of FGM” in *International Journal of Environmental Research in Public Health*, vol. XXIV, nº 18, 13341:
<<https://doi.org/10.3390/ijerph182413341>> [15/05/2025].

PARIKH, Nimmi, Yvonne SARUCHERA & Lih-Mei LIAO. 2018. “It is a problem and it is not a problem: Dilemmatic talk of the psychological effects of female genital cutting” in *Journal of Health Psychology*, vol. XXV, nº 12, 1917-1929:
<<https://doi.org/10.1177/1359105318781904>> [10/05/2025].

PARLEMENT EUROPÉEN. 2009. *Résolution du 24 mars 2009 sur la lutte contre les mutilations génitales féminines dans l'Union Européenne*:
<https://www.europarl.europa.eu/doceo/document/TA-6-2009-0161_FR.html>
[15/05/2025].

REED-DANAHAY, Deborah. 1997. *Auto/ethnography: Rewriting the self and the social*. Oxford, Berg Publishers.

UNICEF. 2024. *Over 230 Million Girls and Women Alive Today Have Been Subjected to Female Genital Mutilation*: <<https://www.unicef.org/press-releases/over-230-million-girls-and-women-alive-today-have-been-subjected-female-genital>> [15/05/2025].

ZANOUIY, Léa. 2023. “L’excision: un séisme aux mille répliques” in *Le Journal des psychologues, Hors-série*, nº 2, 48-54: <<https://doi.org/10.3917/jdp.hs2.0048>> [01/09/2025].